

# Le vocabulaire des échanges dans les textes mésopotamiens d'époque néo-babylonienne.

Laetitia Graslin<sup>1</sup>

Par la richesse de la documentation qu'elle nous a léguée, la Mésopotamie trouve tout naturellement sa place dans une étude du vocabulaire économique antique. Les documents traitant des activités économiques des anciens Mésopotamiens se comptent en effet par milliers et couvrent une période de plusieurs millénaires, ouvrant la voie à une étude de long terme telle qu'il est rarement possible d'en mener pour l'antiquité<sup>2</sup>. L'ambition de ce court article n'est pas de prendre en compte l'ensemble de ce matériel, mais d'explorer et de présenter certaines des possibilités qu'il ouvre, en soulignant les éventuels points de convergence avec les recherches portant sur d'autres civilisations de l'antiquité. Pour favoriser les comparaisons avec le reste du monde antique, il se concentre sur la période la plus récente de cette longue histoire, la seconde moitié du premier millénaire av. J.-C. . La Mésopotamie est alors successivement dominée par les empires néo-babylonien<sup>3</sup> puis achéménide<sup>4</sup>. La forme d'organisation économique qui y prévaut est celle que découvrent les Grecs lors de leurs premiers contacts avec le monde oriental. De cette époque datent des milliers de documents appartenant à des archives tant institutionnelles que privées. La majorité proviennent de Babylonie, c'est-à-dire de la plaine alluviale située entre Bagdad et le Golfe persique. Anciennement et densément urbanisée, la région est située au cœur de la civilisation mésopotamienne. Depuis des temps reculés, c'est la terre des grands temples dont l'administration a produit une partie des textes économiques retrouvés pour la période<sup>5</sup>. C'est sur ces textes que va porter notre étude<sup>6</sup>. Deux temples sont particulièrement bien connus. Le temple de la déesse Ištar à Uruk, l'Eanna, a livré près de 10 000 textes<sup>7</sup>, celui du dieu soleil Šamaš à Sippar, l'Ebabbar<sup>8</sup>, près de 3000. D'autres ont laissé de moins nombreuses archives. C'est le cas par exemple des temples de Nippur, l'Ekur et l'Ešumeša, dont certains textes sont publiés par F. Joannès<sup>9</sup>.

À partir de l'exemple du vocabulaire économique employé par l'administration de ces différents temples babyloniens pendant la seconde moitié du premier millénaire avant J. C., la présente étude s'inscrit dans deux des directions qui étaient à l'origine de cet ouvrage collectif. Elle se place d'une part dans une perspective historiographique, pour montrer comment certains mots

---

<sup>1</sup> Université Nancy 2.

<sup>2</sup> Pour une introduction à l'histoire et à la civilisation mésopotamienne, voir Joannès 2001.

<sup>3</sup> 626-539.

<sup>4</sup> 539-331. La conquête perse n'a guère eu d'influence sur l'organisation économique mésopotamienne, les archives ne s'interrompent pas, ce qui justifie de traiter simultanément des périodes néo-babylonienne et achéménide.

<sup>5</sup> D'après Jursa 2005, 171-186, les musées occidentaux conservent quelque 100 000 tablettes cunéiformes néo-babyloniennes, dont 90% traitent d'aspects économiques.

<sup>6</sup> Pour une présentation des activités économiques des temples néo-babyloniens, voir Joannès 1982 et Joannès 2002.

<sup>7</sup> Les tablettes de l'Eanna, retrouvées dans des fouilles clandestines, ont été dispersées dans différentes collections de part et d'autre de l'Atlantique. Beaucoup d'entre elles se trouvent à Yale, et leur copie a été publiée dans différents volumes de la série YOS (Yale Oriental Series). Certains des textes cités dans cet article appartiennent à la collection du Goucher College, ils ont été publiés sous forme de copie cunéiforme dans Dougherty 1923, 1933 (abrégé en GC). Ceux conservés au British Museum sont publiés dans la série *Cuneiform Texts* (CT). D'autres textes sont conservés au Louvre. Les copies cunéiformes sont publiées dans Durand 1981 (TBER). Ces textes ont fait l'objet d'une traduction et d'une étude approfondie dans Joannès 1982. Pour la commodité du lecteur français, nous nous sommes efforcée de citer en priorité les textes extraits de cet ouvrage plus facilement accessible au non-spécialiste. Ils datent des périodes néo-babylonienne et perse jusqu'au règne de Darius I, soit les années 625-500 a.C. .

<sup>8</sup> Les tablettes de l'Ebabbar ont fait l'objet d'une redécouverte récente. On dispose en particulier depuis peu d'une très utile prosopographie, Bongenaar 1997, dont l'index a constitué l'un des points de départ de cette étude. Les textes couvrent une période allant du règne d'Aššurbanipal (625) à la seconde année du règne de Xerxès (486).

<sup>9</sup> Joannès 1982. Ces textes datent du règne d'Artaxerxès II (404-359).

relevés dans la documentation mésopotamienne renvoient à des débats qui ont concerné de manière plus générale l'étude des échanges dans l'ensemble du monde antique. Elle se demande d'autre part si le vocabulaire employé dans les sources mésopotamiennes permet de saisir certains comportements économiques antiques. Il ne s'agit bien sûr pas d'être exhaustif, mais plutôt de choisir quelques exemples de mots dont l'usage dans les textes des temples néo-babyloniens et achéménides paraît particulièrement significatif dans l'une ou l'autre de ces perspectives.

Pour permettre une comparaison à l'échelle du monde antique, il faut commencer par souligner la spécificité des problèmes posés par l'étude du vocabulaire mésopotamien. Une différence fondamentale entre études mésopotamiennes et études classiques vient du fait que la langue dans laquelle sont rédigés les documents mésopotamiens, l'akkadien mêlé de sumérien et, au premier millénaire, d'araméen, a fait l'objet d'un oubli à peu près total pendant près de deux millénaires. À la longue tradition d'études grecques et latines s'oppose donc une redécouverte, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, d'une langue qui, même si elle est apparentée à l'hébreu ou à l'arabe, a dû être entièrement reconstruite. Cette histoire spécifique<sup>10</sup> pose des problèmes particulièrement délicats, puisque dans bien des cas, la traduction est établie à partir du contexte, et est en fait interprétation. Le problème est d'autant plus complexe que l'on connaît mal le détail des pratiques économiques, ce qui justifie le caractère très préliminaire des réflexions présentées ici.

Une autre différence majeure avec la documentation greco-latine concerne la nature même des sources mésopotamiennes qui sont toutes épigraphiques. Si elles ont pu être redécouvertes, à partir du XIX<sup>e</sup>, c'est grâce à l'utilisation d'une écriture spécifique étroitement liée à l'usage d'un support particulier, l'argile. À l'aide d'un calame, les scribes mésopotamiens inscrivent, sur des tablettes d'argile, ces petits signes en forme de clous qui ont donné à leur écriture son nom de "cunéiforme". Contrairement aux matériaux comme la peau, le papyrus, ou les tablettes de bois ou de cire utilisées par les Grecs et les Romains, ces tablettes peuvent se conserver jusqu'à nos jours, sous certaines conditions qui sont parfois réunies dans la plaine mésopotamienne ou en Syrie. Les hasards conjoints de la conservation et des fouilles ont ainsi permis de retrouver des milliers de documents dont les plus anciens datent du troisième millénaire, et les plus récents des époques achéménide et Parthe.

Ce mode de conservation inhabituel est une chance pour l'historien puisqu'il met à sa disposition des textes très divers permettant des études riches de comparaisons avec celles menées sur l'économie grecque ou romaine. L'originalité de la documentation mésopotamienne vient de la nature même des documents. Le recours à l'écriture est suffisamment fréquent en Mésopotamie pour que des catégories de population très variées y aient accès<sup>11</sup>. Les sites archéologiques de Syrie et d'Irak ont ainsi livré, par milliers, des textes utilisés par des Mésopotamiens de toutes conditions dans leur vie quotidienne. Contrats de ventes de maisons, d'esclaves, actes de procès, contrats de mariage, exercices scolaires, rituels, la liste est longue des types de textes parvenus jusqu'à nous. Les modes même de conservation, qui ne privilégient pas particulièrement les écrits officiels, expliquent l'abondance et la variété des documents à la disposition des historiens. Nous avons accès, beaucoup plus que pour d'autres civilisations de l'antiquité, à la vie économique concrète et quotidienne des anciens Mésopotamiens.

La diversité des populations ayant accès à l'écriture permet des études comparatives sur le vocabulaire employé par les différents acteurs de la vie économique. Si cet article se concentrera sur un type d'archives particulier lié aux temples, il est tentant de mettre en perspective le vocabulaire utilisé dans ces textes en le comparant avec celui qui apparaît dans d'autres contextes. S'il ne subsiste malheureusement pas de véritable archive de marchand pour les périodes néo-babylonienne et achéménide<sup>12</sup>, de nombreuses archives privées ont été retrouvées. Elles appartiennent pour certaines à de grandes familles impliquées dans des opérations commerciales,

---

<sup>10</sup> Pour un récit pittoresque des circonstances de la redécouverte de la civilisation mésopotamienne, voir Larsen 2001.

<sup>11</sup> Même les femmes, dans certains cas ! Voir Michel 2001 qui cite certaines lettres de femmes de marchands.

comme les Murašu ou les Egibi, ou, pour beaucoup d'autres, à des familles plus modestes comme celle des Ea-Ilûta-bâni dont l'essentiel de l'activité économique consiste à acheter maisons, terrains ou esclaves<sup>13</sup>. Un corpus un peu plus ancien, puisqu'il remonte au VIII<sup>e</sup> siècle a. C., fournit également d'intéressants éléments de comparaison. Retrouvé à Nippur, il renferme un ensemble de lettres adressées au gouverneur de la ville. En plus de ses activités religieuses et administratives, celui-ci est impliqué dans des opérations commerciales par l'intermédiaire d'agents pratiquant le commerce de produits locaux ou importés. Certaines des lettres conservées renferment un vocabulaire commercial extrêmement varié<sup>14</sup>.

Avant de s'engager dans l'étude du vocabulaire proprement dit, une remarque s'impose sur le fonctionnement de la langue et de l'écriture mésopotamienne. Telle qu'elle est utilisée au premier millénaire, l'écriture cunéiforme mêle trois langues successivement parlées dans la région : les Sumériens du troisième millénaire ont été remplacés au deuxième par des populations sémitiques parlant l'akkadien qui sont elles-même, au cours du premier millénaire, supplantées par des nomades parlant l'araméen. Chacun de ces peuples a laissé une trace dans la langue écrite, de sorte que la langue des documents n'est pas celle effectivement parlée par la population, mais est en partie artificielle. Ainsi le sumérien, qui fonctionne par idéogrammes, reste-t-il utilisé, à l'intérieur d'un texte en akkadien, pour noter, de manière abrégée, certains mots ou expressions figées alors qu'il n'est plus qu'une langue morte<sup>15</sup>. La situation se complique encore au premier millénaire, lorsque l'araméen supplante progressivement l'akkadien en tant que langue parlée. Cette langue nouvelle est associée à un nouveau système d'écriture, plus simple, alphabétique alors que l'akkadien est syllabique. Malheureusement pour les historiens, l'adoption de l'écriture araméenne est liée à celle d'un nouveau type de support : l'argile cède la place aux supports souples, peaux, *papyri* ou plus rarement *ostraca*<sup>16</sup>. Malheureusement, ces derniers se conservent beaucoup moins bien que l'argile, de sorte que la grande majorité des documents rédigés en araméen ont aujourd'hui disparu. Ne sont donc conservés que les textes dont les auteurs ont fait le choix de rester fidèles, pour une partie au moins de leurs archives, à l'akkadien et à l'écriture cunéiforme. Or, il est vraisemblable que le choix de l'une ou l'autre des langues ne soit pas innocent, et que rester fidèle à la langue et l'écriture traditionnelle témoigne d'un conservatisme caractéristique de certains milieux. C'est pour cette raison, sans doute, que de nombreux documents produits par les temples, traditionnellement plus conservateurs, ont été préservés, tandis que l'absence d'archives de marchands pour les époques néo-babylonienne et perse s'expliquerait par l'adoption rapide de la nouvelle écriture par cette catégorie de population<sup>17</sup>.

Cette imbrication entre plusieurs langues et, au premier millénaire, plusieurs systèmes d'écriture, doit être prise en compte dans toute étude du vocabulaire économique mésopotamien. L'historien n'a accès qu'à un langage écrit, dans lequel les scribes appliquent des traditions scribales héritées des millénaires précédents et rédigent une partie de leurs textes dans une langue qui n'est plus parlée depuis des siècles. Les mêmes mots ou les mêmes formules peuvent être réutilisés au fil du temps alors que la réalité qu'ils recouvrent n'est pas la même. Les sources mésopotamiennes sont bien des documents de la pratique mais conservent, du fait même du système d'écriture, un côté très construit et artificiel. Cette remarque vaut de manière inégale selon la nature précise des

---

<sup>12</sup> Le plus grand corpus de lettres de marchands date du deuxième millénaire. Il a été retrouvé dans une ville de Cappadoce fréquentée par des marchands venus d'Aššur en Mésopotamie du Nord et impliqués dans un commerce à longue distance concernant essentiellement de l'étain et des étoffes. Voir Michel 2001. Veenhof 1972 étudie la terminologie commerciale de ces documents.

<sup>13</sup> Voir respectivement Stolper 1985 pour la famille des Murašu et Joannès 1989 pour la famille Ea-Ilûta-bâni.

<sup>14</sup> Les textes de ce corpus sont publiés et étudiés dans Cole 1996 et Cole 1996b.

<sup>15</sup> Dans les transcriptions on note conventionnellement l'akkadien en minuscules italiques, le sumérien en majuscules droites. Le lecteur remarquera dans les transcriptions données ci-après à quel point les deux langues sont imbriquées dans la langue écrite.

<sup>16</sup> Même s'il existe des tablettes d'argile inscrites en araméen comme celles publiées dans Lemaire 2001.

<sup>17</sup> Cette explication à l'absence d'archives de marchands pour les périodes récentes a été avancée par Garelli & Lemaire [1974] (1997) et souvent reprise par la suite.

documents. Les contrats par exemple, dont les formulaires sont recopiés dans les écoles par des générations de scribes, sont beaucoup plus stéréotypés que les lettres.

Revenons maintenant aux temples néo-babyloniens. Conçus comme les maisons des dieux qu'il faut nourrir et habiller, ils sont de grands propriétaires fonciers et tirent de leurs domaines la plupart des produits nécessaires à la bonne marche du sanctuaire et à l'entretien du personnel. Les surplus leur servent de monnaie d'échange pour s'approvisionner en produits issus du commerce à longue distance, principalement des métaux et des teintures. Ils sont gérés par une administration pointilleuse qui conserve une trace écrite de tout mouvement de bien. En particulier, chaque entrée ou sortie de produits depuis les magasins des temples, qu'il s'agisse d'achat à l'extérieur ou de livraison de matières premières aux différents services du sanctuaire, conduit à la rédaction d'un reçu.

Ces billets sont rédigés de manière très laconique et stéréotypée. D'un texte à l'autre, les formulations sont semblables : sont précisés la quantité et la nature de l'objet transféré, les raisons du transfert, les parties impliquées et enfin la date. Beaucoup de ces billets s'apparentent au texte numéro 1 qui garde trace d'un mouvement interne au temple, par lequel le tisserand reçoit alun et teinture pour fabriquer un vêtement.

**Texte 1<sup>18</sup> :**

3 mines d'alun d'Égypte, 9 mines de teinture rouge *inzahurētu* pour la ceinture du dieu Šamaš et de la déesse Ištar pour le mois d'*Aiaru* (2<sup>e</sup>) de l'an 27 ont été donnés à Aba-ušur [...]. Date (Darius 27)<sup>19</sup>.

Les échanges externes sont conçus autour de la notion de “caisse”, *quppu*<sup>20</sup>, sans doute un véritable coffre dans lequel était entreposé l'argent disponible<sup>21</sup>. La comptabilité distingue entre ce qui “entre” dans cette caisse (*irbu*), et ce qui en sort (*telītu*) sans qu'un vocabulaire spécifique ne distingue entre les mouvements d'argent et ceux de matières premières, dattes ou moutons : seul compte le sens du mouvement, au débit ou au profit du temple.

Ce manque de spécialisation du vocabulaire associé au caractère souvent elliptique de la formulation qui sous-entend fréquemment les verbes et même les prépositions fait que la nature exacte des mouvements de biens est parfois délicat à apprécier. Ainsi, il peut être difficile de savoir si le billet concerne un échange effectué avec des marchands ou des fournisseurs externes ou consigne un simple transfert interne entre différents services. C'est le cas du texte 2, produit par l'administration d'un temple de Nippur : un certain Ṭab-šâr-Enlil effectue pour le compte du temple divers versements d'orge récapitulés à la fin du mois sur une même tablette. Certains de ces versements semblent être destinés à des services relevant directement du sanctuaire (rations ou fourniture aux animaux), tandis que d'autres sont sans doute destinés à des achats à l'extérieur (des graines de cresson, du millet, un registre et un pot). Ces différentes activités sont récapitulées sur un même billet à l'aide d'un vocabulaire identique, seule une préposition (*ana* = pour/vers) fait penser dans certains cas que l'argent est destiné à des achats externes.

**Texte 2<sup>22</sup> :**

---

<sup>18</sup> CT 55 363.

<sup>19</sup> 3 MA-NA NA<sub>4</sub> *ga-bu šá mi-šir* [...] 9 MA-NA Ṭ<sup>in-za-hu-ru-</sup> *e-hu<sup>1</sup>-e a-na TÚG-ÍB-LA šá<sup>4</sup>UTU u<sup>4</sup>GĀŠAN šá ITI GU<sub>4</sub> MU 2[7 KAM] AD-[SUR x x]*.

<sup>20</sup> Pour tous les termes akkadiens, voir le *Chicago Assyrian Dictionary* qui recense, pour chaque mot connu du vocabulaire akkadien de nombreuses attestations choisies dans l'ensemble de la documentation, du troisième au premier millénaire av. J.-C. .

<sup>21</sup> Voir Joannès 2002.

<sup>22</sup> TBER 55, Joannès 1982, p. 52.

Versement d'orge, sur l'orge du Trésor qui est à la disposition de ʿĀb-šār-Enlil : 0.1.5 d'orge, (pour acheter ?) 0.1 de graines de cresson (à envoyer ?) dans la ville d'Isin, 0.0.2.1 *qa* d'orge, pour (*ana*) du millet, 0.0.2 d'orge pour le registre, 0.0.1.2 *qa* d'orge pour (*ana*) un pot, 0.0.3.2 *qa*, la nourriture des moutons, depuis le 10 du mois de *Tebētu* jusqu'à la fin du mois, 0.0.3 d'orge, sur les rations du mois de *Šabattu* pour le temple. Total : 0.3.4.5 *qa* d'orge, versement du mois de *Tebētu*. Total général : 5 *kur* 0.4.1 *qa* d'orge, versement depuis le mois de *Kislimu* jusqu'à la fin du mois de *Tebētu* de la 23<sup>e</sup> année du règne d'Artaxerxès roi des pays<sup>23</sup>.

Le caractère très stéréotypé du vocabulaire lié à l'échange employé dans les temples n'est guère surprenant : ce qui importe au rédacteur des billets, c'est de comptabiliser les produits qui se trouvent dans son service et de conserver une trace des transactions. Une partie des textes se présentent sous la forme de simples listes de biens, sans aucun verbe ou préposition permettant de préciser la nature du mouvement concerné : il s'agit alors de *memorandum* à usage restreint au scribe ou au service qui l'a produit, pour qui le contexte n'avait guère besoin d'être précisé. Dans ces billets à usage interne certaines informations peuvent rester implicites, ce qui complique certes le travail des chercheurs modernes, mais ne rentre pas dans les préoccupations des scribes mésopotamiens.

En revanche, certaines précisions conduisent à l'utilisation de vocabulaire spécifique, sans doute parce qu'elles apparaissent déterminantes pour la comptabilité. Certains textes distinguent ainsi entre les biens issus du commerce à longue distance et ceux issus du commerce local. Les premiers sont qualifiés de *mēreštu*<sup>24</sup>, les seconds de *hišihitu*<sup>25</sup>. Cette distinction rappelle celle opérée par M. Weber et à sa suite par K. Polanyi<sup>26</sup> entre commerce intérieur et extérieur dont les dates d'apparition au cours de l'histoire ainsi que les formes d'organisation seraient séparées. Cette interprétation est corroborée par l'existence, dans d'autres catégories de textes akkadiens, de deux termes qui semblent opposer le lieu où est pratiqué le commerce local, qualifié de *mahīru*<sup>27</sup>, et celui où ont lieu les échanges à longue distance, le *kāru*. Cette distinction a été relevée par K. Polanyi<sup>28</sup> qui voyait dans le *kāru*<sup>29</sup> un exemple de cette institution très particulière et caractéristique du commerce à longue distance archaïque qu'est le port de commerce<sup>30</sup>. Même si la signification exacte du terme *kāru* reste discutée et varie vraisemblablement selon les corpus, la spécialisation entre les deux lieux d'échange en fonction de la nature du commerce qui y est pratiqué ne paraît pas

<sup>23</sup> *te-lit* ŠE-BAR *ta* ŠE-BAR *šá* É NĪ-GA *šá* *ina* IGI 'DU<sub>10</sub>-GA<sup>2</sup>-TU<sub>15</sub>-<sup>d</sup>EN-LÍL 0.1.5 ŠE-BAR 0.1 GAZI.SAR *ana* ISIN<sup>K1</sup> 0.0.2.1 *qa* ŠE-BAR *a-na duh-nu* 0.0.2 ŠE-BAR *a-na* GIŠ DA 0.0.1.2 *qa* ŠE-BAR *a-na šad-du* 0.0.3.2 *qa ki-is-sat* UDU- [NITÁ] -MEŠ TA U<sub>4</sub> 10-KÁM *šá* ITI AB EN *til-šú* 0.0.3 ŠE-BAR *ina* KURUM<sub>6</sub>-HÁ *šá* ITI ZÍZ *ana* É PAP 0.3.4.5 *qa* ŠE-BAR *te-lit šá* ITI AB PAP PAP 5 KÜR.0.4.1 *qa* ŠE-BAR *te-lit* TA ITI GAN EN TIL ITI AB MU 23-KÁM *'ar-tah-šá-as-su* LUGAL KUR KUR.

<sup>24</sup> Terme formé sur la racine *erēšu*, demander, solliciter, désirer.

<sup>25</sup> De *hašāhu*, désirer, avoir besoin de. L'expression se trouve aussi sous la forme *ana hišihitu*. Voir, pour la distinction *mēreštu/hišihitu*, van Driel 1986, 5-20, note 40.

<sup>26</sup> Polanyi, K. 1977.

<sup>27</sup> *Mahīru* semble qualifier à la fois la place de marché et le cours de marché. On trouve aussi, au premier millénaire, le terme de *sūqu*, ancêtre de notre "souk", pour qualifier les rues marchandes de la ville.

<sup>28</sup> Polanyi 1963, 30-45.

<sup>29</sup> Le terme *kāru* signifie originellement "port". Il en vient à qualifier un quartier marchand situé à l'extérieur de la ville, à proximité de l'une des portes principales, et parfois même une communauté de marchands. L'une d'entre elles, le *kāru* de Kaniš est particulièrement bien connue pour le second millénaire grâce aux milliers de textes qui ont été retrouvés dans ce comptoir assyrien en Cappadoce. Voir Michel 2001. Mais en dehors de ce contexte bien particulier, le terme de *kāru* a de nombreuses significations, comme le prouvent les différentes attestations recensées dans le *Chicago Assyrian Dictionary*. L'interprétation selon laquelle il serait uniquement destiné au commerce à longue distance est loin d'être certaine. Comme souvent en akkadien, il est possible que la réalité auquel renvoie ce terme varie selon les corpus.

<sup>30</sup> Pour une étude de la conception polanyienne du commerce à longue distance, voir Graslin & Maucourant (2002-2003)[2005].

impossible : il paraît très probable que les caravanes transportant les produits de commerce à longue distance arrivaient dans des installations différentes de celles servant aux échanges locaux.

Mais il faut bien reconnaître que, si la distinction lexicale entre *mēreštu* et *hišihu* recouvre une différence conceptuelle entre commerce à courte et à longue distance, celle-ci n'est pas rigide. Elle ne semble pas très significative dans la bouche des Mésopotamiens qui intervertissent parfois les deux termes. Ainsi, dans un texte de l'Eanna, le terme *hišihu* est-il appliqué à des produits dont il est précisé qu'ils devront être acquis au cours d'une expédition lointaine, au delà de l'Euphrate<sup>31</sup>. Difficulté supplémentaire, la distinction ne se retrouve pas dans tous les corpus. Si elle est presque toujours appliquée à l'Eanna, dans le temple de l'Ebabbar le terme *hišihu* est plusieurs fois utilisé mais celui de *mēreštu* n'apparaît pas dans les textes publiés<sup>32</sup>. Les usages varient donc fortement selon les réalités locales sans qu'il n'y ait de raisons de penser que ces variations recouvrent des pratiques économiques différentes. Il n'en reste pas moins que, dans certains cas du moins, les scribes jugent important de distinguer entre les produits issus du commerce à longue ou à courte distance, peut-être parce que les modes d'approvisionnement sont différents et que cela détermine le traitement qui en est fait par l'administration. Le vocabulaire des échanges attesté dans les temples néo-babyloniens s'intégrerait alors aux débats historiographiques sur la séparation entre commerce à longue et à courte distance qui ont marqué l'étude d'autres périodes historiques.

Un autre mot renvoie à des débats récurrents en histoire économique : l'un de ceux traduits dans les textes du premier millénaire par le terme de prix : l'akkadien *šīmu*, souvent écrit sous sa forme sumérienne ŠĀM<sup>33</sup>. Le verbe sumérien est attesté dès le troisième millénaire où, d'après J. J. Glassner, il renvoie à la notion d'aliénation en général<sup>34</sup>, au fait d'échanger quelque chose, mais sans préciser ni les termes ni les modalités de l'acte. Il peut s'agir d'un don suivi de son contre don ou du paiement d'une marchandise. Le nom ŠĀM associé désigne alors, au troisième millénaire, le rapport de valeur entre les biens ou les produits de nature différente dont l'échange est envisagé.

Le terme employé au premier millénaire hérite de cette longue histoire mais ne se réfère dans la majorité des cas plus qu'à une valeur en argent, comme dans cet extrait très caractéristique des tournures habituelles, retrouvé dans les archives de l'Eanna :

**Texte 3<sup>35</sup> :**

1/2 talent 2 mines d'argent ont été transportés à Babylone au mois d'*Addaru* (12<sup>e</sup>) de la première année de Neriglissar, roi de Babylone, par les soins de Amurru-šar-ušur, le trésorier de l'Eanna. Là-dessus : 4 mines 18 sicles 1/2(?) d'argent, prix (ŠĀM) de 56 moutons<sup>36</sup>.

---

<sup>31</sup> YOS VII 63 commenté dans Joannès 1997 p. 187 : “Parmi la cargaison qu'ils auront rassemblée au cours de leur expédition de l'autre côté de l'Euphrate et qu'ils auront fait parvenir à Babylone, <sup>6-9</sup> ils livreront à l'Eanna du vin pur, du miel pur, du cuivre, du fer, de l'étain, de la pourpre bleue, et (d'autres produits) *hišihu* à l'Eanna”. *lib-bu-ú mi-riš-tu<sub>4</sub> šá ina e-bir-I<sub>7</sub> i-mah-ha-ru-nim-ma a-na TIN-TIR<sup>KI</sup> ú-šá-ak-šá-d[u]-nu GEŠTIN KÙ LĀL KÙ ZABAR AN-BAR AN-NA SÍG ZA-GĪN-KUR-RA u hi-<sup>1</sup>ših-tu<sub>4</sub><sup>1</sup> šá É-AN-NA ina É-AN-NA i-nam-din.*

<sup>32</sup> La documentation mésopotamienne est si riche que seule une partie des textes sont publiés. Beaucoup d'autres restent à découvrir dans les sites syriens et irakiens ou même dans les réserves des musées. Il est donc impossible de prétendre à l'exhaustivité, et certains mots absents d'un corpus peuvent très bien y faire leur entrée à la faveur du déchiffrement d'une nouvelle tablette.

<sup>33</sup> Les deux termes sont utilisés à la fois comme noms et comme verbes. On trouve également le terme *mahīru*, dont on a vu plus haut qu'il signifiait à la fois “place de marché” et “cours de marché”. Il est ainsi souvent spécifié que tel achat a été effectué “*akī mahir šá* <sup>URU</sup>NG : selon le cours (les prix ?) en vigueur dans la ville NG”. Références citées dans Joannès 1997, p. 182.

<sup>34</sup> Glassner 2001, 61-72.

<sup>35</sup> TBER 67 l. 1-5. Joannès 1982 texte n°60.

<sup>36</sup> <sup>1</sup>1/2<sup>1</sup> GÚ-UN 2 MA-NA KÙ-BABBAR šá ina ITI ŠE it-ti <sup>1</sup> <sup>d</sup>KUR-GAL-LUGAL-URÌ LÚ-qí-i-pi šá e-an-na a-na TIN-TIR<sup>KI</sup> na-šu-ú ITI ŠE MU 1-KĀM <sup>d</sup>U-GUR-LUGAL-URÌ LUGAL TIN-TIR<sup>KI</sup> ina lib-bi 4 MA-NA 18 1/2<sup>2</sup> GÍN KÙ-BABBAR ŠĀM 56 UDU NI.

Un texte de ce type incite à traduire le terme ŠĀM par prix, considérant que le vocabulaire évolue moins vite que les pratiques, et que ce mot qui recouvre un sens très large aux époques anciennes est plus spécialisé au premier millénaire. En réalité, la situation est sans doute moins tranchée dans l'esprit des Mésopotamiens, et une étude attentive montre qu'il n'y a pas de distinction nette, même pendant les périodes les plus récentes, entre le vocabulaire du don, du troc, et de l'échange marchand.

Il est, tout d'abord, commun et peut-être peu significatif de remarquer que, dans toute l'histoire mésopotamienne, le vocabulaire de l'achat n'est guère différencié de celui du don. Au premier millénaire, une manière courante de qualifier l'acte d'acheter est exprimée par la périphrase “recevoir pour de l'argent” (*ana kaspi mahāru*), et celui de vendre par “donner contre de l'argent” (*ana kaspi nadānu*). La tournure caractéristique est la suivante : “un talent, une mine trois sicles d'argent de qualité kaššir ont été données contre 4 mines et 25 sicles d'or”<sup>37</sup>.

De même, dès les hautes époques, les mêmes termes sont désignés pour qualifier l'échange de marchandises, que ce soit contre de l'argent ou contre un autre bien. Les textes évoquant des opérations de troc et dans lesquels on pourrait rechercher un vocabulaire spécifique sont rares au premier millénaire, sans doute parce que cette forme d'échange, si elle était pratiquée, ne donnait pas lieu à un document écrit. L'une des seules attestations de troc parvenue jusqu'à nous ne subsiste que parce que l'opération a conduit à une contestation. Un homme est accusé d'avoir volé une pièce de lin dans les réserves du temple de l'Ebabbar. Il se défend en présentant des témoins qui avaient assisté, deux ans auparavant, à la transaction par laquelle il avait échangé avec un Égyptien cette pièce de lin contre de la farine. Le texte dans lequel est consignée l'enquête interne au temple a été conservé. Il est d'autant plus précieux qu'il cite les termes mêmes de l'accusé sous forme de discours rapporté. Tout porte à croire que nous avons, dans ce cas, bien accès au vocabulaire réellement employé dans la vie quotidienne. Or, dans la description de la transaction, les verbes utilisés sont exactement les mêmes que lorsqu'il s'agit d'une opération d'achat ou de vente contre argent. La tournure habituelle aurait été de dire que le vêtement avait été reçu contre de l'argent, il est ici reçu contre de la farine, aucun vocabulaire spécifique n'est utilisé.

#### Texte 4<sup>38</sup> :

Ils ont aussi questionné Ubalissu-Gula en lui disant : “cette étoffe *šupallitu* qui a été donnée, celle-ci, de qui en as-tu reçu la possession ?” Puisque Ubalissu-Gula avait déclaré : “cette étoffe *šupallitu*, en présence d'Erībaia, fils de Šumu-libši-Marduk, de Šumaia, fils de Nāšir, de Šum-iddin, fils de Bēl-apla-iddin, de Širiktu, l'oblat de Šamaš, je l'ai reçue des mains d'un Égyptien contre de la farine et des dattes (*ina ŠU<sup>II</sup> LÚ miš-ir-a-a an-da-har-šú*)” Erībaia, Šumaia, Šum-iddin et Širiktu sont venus le confirmer en ces termes : “oui, c'est bien le bien de Ubalissu-Gula”. Ils ont déclaré : “au mois de *Tebētu* de l'an 17 cette étoffe *šupallitu* que Bēl-ittannu a emportée du coffre d'Ubalissu-Gula, en notre présence, des mains d'un Égyptien, contre de la farine et des dattes il l'avait reçue (*ina ŠU<sup>II</sup> LÚ mi-šir-a-a an-da-har-šú*)”<sup>39</sup>.

Cette ambiguïté du vocabulaire recouvre au moins en partie une ambiguïté des pratiques, illustrée dans le texte numéro 5 : retrouvé dans des archives du temple de l'Eanna, il consigne l'achat auprès d'un certain Nabû-iqbi par le temple d'alun, pour une somme évaluée en argent : un sicle un tiers. Mais, au lieu de payer l'alun, les comptables du temple le comptent comme équivalent du bois à brûler que Nabû-iqbi avait “emporté” auparavant. L'opération se résume donc à un troc au moins partiel, alun contre bois à brûler. Mais toutes les marchandises sont évaluées en

<sup>37</sup> GC II 39 l. 14-15. 1 GUN 1 MA-NA 3 GÍN KÙ-BABBAR *kašš-šir a-na* 4 MA-NA 1/3 5 GÍN KÙ-GI *na-di*.

<sup>38</sup> CT 2 2 (lignes 14 à 23), traduit dans Oppenheim 1969, p. 250 et Joannès 1992, p. 183 dont nous reprenons la traduction.

<sup>39</sup> La formule est ici la formule habituelle souvent traduite par “acheter” : *ina ŠU<sup>II</sup> NP mahār* : recevoir des mains de NP. La forme verbale *an-da-har-šú* est une forme conjuguée du verbe *mahāru*, recevoir.

argent, le troc est ici parfaitement “monétarisé”, le vocabulaire est le vocabulaire habituel des achats monétaires et un texte de ce type explique que les traducteurs aient hésité sur la signification du terme ŠÀM. S'agit-il de prix, de système d'équivalence, de contre-valeur<sup>40</sup> ?

#### Texte 5 :

1 sicle 1/3 d'argent est la valeur (ŠÀM) de 0,0.2 d'alun. Sur l'argent est la valeur (ŠÀM) du bois à brûler de Nabû-iqbi que, sur le trésor, Nabû-iqbi a emporté. Date (562)<sup>41</sup>.

Tout se passe comme s'il n'y avait pas, chez les Mésopotamiens du premier millénaire, de distinction théorique rigide entre le troc et l'achat contre de l'argent, même si le second semble devenu, pour des raisons pratiques, quasiment systématique<sup>42</sup>. Une telle confusion rend caducs une partie des débats, fréquents en histoire économique, sur l'existence et l'importance de l'échange marchand aux périodes anciennes : la distinction entre troc, don et échanges monétaires sur laquelle ils reposent en partie semble beaucoup moins rigide dans l'esprit des anciens Mésopotamiens qu'elle ne l'est dans celui des commentateurs modernes.

Un autre terme dont l'usage est très différent de celui qu'il a de nos jours est celui habituellement traduit par marchand. Le seul terme akkadien qui puisse recouvrir ce champ sémantique remonte au sumérien DAM-GÀR passé en akkadien sous la forme *tamkāru*. Mais, dans ce cas de nouveau, l'usage d'un même terme sur plusieurs millénaires camoufle mal une réalité extrêmement changeante. À certaines époques et dans certaines archives, le *tamkāru* est un agent de l'État, dans d'autres un individu privé travaillant pour son propre compte. À certains endroits, il semble spécialisé dans des activités de prêt à intérêt et exercer plutôt la fonction de banquier que celle de marchand proprement dite<sup>43</sup>. Il est donc très difficile de donner une traduction du terme *tamkāru* qui vaille pour l'ensemble du corpus mésopotamien.

Cette traduction, tout comme la désignation d'un équivalent akkadien du terme marchand, est particulièrement floue pour les époques néo-babylonienne et perse. Il existe bien des *tamkāru* dont les activités sont liées au commerce. Elles concernent tant des produits locaux, comme des moutons ou des dattes, qu'issus du commerce à longue distance, comme de l'or ou de l'alun d'Égypte. L'opposition marquée par Polanyi entre les *factor* et les *mercator*, deux types de marchands dont les uns s'occuperaient de commerce local, les autres de commerce à longue distance, n'est donc pas pertinente<sup>44</sup>. La distinction relevée à propos des produits et des lieux de commerce ne semble pas s'étendre aux marchands qui les négocient. Il est alors bien difficile de trouver une cohérence dans l'usage du terme *tamkāru* au premier millénaire. Le terme n'est assurément pas un exact équivalent du mot “marchand”, bien des personnages qu'un chercheur moderne serait tenté de qualifier de cette manière ne sont jamais appelés *tamkāru*. C'est le cas, par exemple, d'un certain Samaš-mudammīq qui vend au temple de l'Ebabbar différents produits locaux

<sup>40</sup> D'autres documents de ce type sont rassemblés dans Joannès 2002.

<sup>41</sup> GC I 175. 1 GÍN *šal-šú* 1 GÍN KÙ-BABBAR ŠÀM 0,0.2 NA<sub>4</sub>-*gab-ú ina* KÙ-BABBAR ŠÀM GIŠ *a-ra-bu ša* <sup>1d</sup>NA-*IK-ŠUR šá ina* NÍG-GA <sup>1d</sup>NA-*IK-ŠUR* GIŠ. Date.

<sup>42</sup> Du moins dans les textes parvenus jusqu'à nous. Il est vraisemblable qu'un circuit parallèle, non monétaire, subsistait. L'orge notamment dispose d'un statut particulier puisqu'elle sert d'unité de compte et peut-être dans certaines transactions comme le suggère le texte n°2 cité plus haut.

<sup>43</sup> Pour le statut du marchand dans les archives des marchands assyriens en Cappadoce, voir Leemans 1950, Michel 2001, 307 et suivantes. Différentes études ont été consacrées au *tamkāru* au premier millénaire. Radner 1999, 101-127, recense l'ensemble des textes néo-assyriens, c'est-à-dire du début du premier millénaire, dans lesquels apparaissent des *tamkāru*, Dandamayev 1971, 70-78, complété par Dandamayev 1995, 523-530, ceux d'époque néo-babylonienne.

<sup>44</sup> Les *tamkāru* ne sont cependant jamais des vendeurs de détail. Ceux-ci, pour l'époque néo-babylonienne du moins, semblent être désignés par la périphrase “celui du produit X”. Pour les époques antérieures, il n'est pas toujours possible de savoir comment étaient appelés les vendeurs de rue. Voir, pour le début du premier millénaire, Radner 1999.

ou issus du grand commerce sans qu'aucun qualificatif de profession ne lui soit jamais attribué<sup>45</sup>. Ce qui importe pour l'identifier, c'est son nom et non sa profession. De même, les membres des deux familles d'hommes d'affaires néo-babyloniennes les mieux connues, les Murašu et les Egibis, ne sont jamais qualifiés de *tamkāru*, alors qu'ils sont impliqués dans des activités commerciales, la vente des dattes et de leurs dérivés en particulier.

Comme souvent en akkadien, il est possible que l'apparente incohérence dans l'usage du terme *tamkāru* vienne du fait que la langue écrite n'est pas la langue parlée, et que l'on continue, par habitude, à appliquer à certaines personnes un terme qu'une trop longue histoire a rendu multiforme et confus. Il reste cependant à comprendre pourquoi il est utilisé dans certains cas et pas dans d'autres. Une première explication peut être recherchée dans le texte n°6 provenant des archives de l'Eanna. Il évoque l'achat d'or par des agents du temple auprès de différents vendeurs. Les noms de certains d'entre eux sont précisés, tandis que d'autres sont regroupés sous le terme générique de *tamkāru*.

#### Texte 6<sup>46</sup> :

1 mine 26 sicles 1/4 d'or que Arad-Ištar (a changé) pour 14 sicles d'argent de qualité kaššir<sup>7</sup> par sicle d'or. Total : 21 mines d'argent.

2 mines 3 sicles d'or pour 26 mines<sup>1</sup> d'argent de Bēl-šum-iškun, fils de Marduk-ēreš ;

10 sicles 3/8 d'or de Gimillu, fils de Kunāia pour 2 1/2 mines pour 5 sicles d'argent versés ;

11 sicles d'or de Nabû-šum-iddina, fils de Nabû-qāte-šabat pour 14 sicles par sicle.

Total : 2 mines 1/2 d'argent versées.

10 sicles et demi d'or de Nādin, fils de Marduk pour deux mines et 27 sicles d'argent ;

23 sicles 1/8 d'or de Šamaš-iddina, fils de Uraš-ēṭir. Là dessus, 5 mines 24 sicles 1/4 d'argent ont été versés

Total général : un talent une mine 3 sicles d'argent de qualité kaššir<sup>7</sup> ont été donnés contre 4 mines et 25 sicles d'or.

19 mines d'or pour des réparations que l'on a reçues de Bēl-ahhē-erība le [...], de Arad-Ištar, Šamaš-iddina et des marchands ont été remises à Bēl-ibni, fils de Kunāia pour vérification.

6 mines 10 sicles d'or provenant de la vérification, 6 mines d'or de qualité *naltar* que l'on a reçues des marchands (ont été mises) au fourneau<sup>47</sup>. Total : 12 mines 5/6 d'or dans le fourneau.

Date (Nabopolassar 20)

On peut imaginer que le scribe précise le nom des marchands qu'il connaît personnellement, et rassemble sous un terme générique ceux qui lui sont inconnus même si tous pourraient porter le titre de *tamkāru*. Ce dernier serait donc secondaire par rapport au nom. Cette personnalisation des liens d'échanges n'est pas spécifique aux temples. Elle est aussi présente dans les lettres de marchands privés, où elle est corroborée par d'autres faits lexicaux. Ainsi, alors que les groupements de marchands sont très actifs dès le deuxième millénaire, l'akkadien ne dispose pas de vocabulaire particulier pour qualifier les relations commerciales : dans les lettres, les partenaires en affaires sont qualifiés de frères, ce qui reflète souvent, mais pas toujours, des liens familiaux réels, et témoigne en tous cas du type de relations que ces personnages entretiennent les uns avec les autres. Dans les temples comme dans le monde privé, le fait de qualifier les interlocuteurs par leur

---

<sup>45</sup> Dans CT 57, 147 l. 9, il reçoit de l'argent contre de l'orge et du bois *hušābu*. Dans BM 60866:4, un texte non publié conservé au British Museum cité par Bongenaar 1997, il reçoit de l'argent contre de la teinture *inzahurētu* qui provient peut-être de commerce extérieur. Voir Joannès 1997, 177, qui rassemble ces différentes attestations.

<sup>46</sup> GC II 39, Joannès 1982, p. 236-237.

<sup>47</sup> Pour y être vérifiées.

nom plutôt que par leur profession témoigne du caractère personnel des relations d'échanges dans lesquelles la réputation et la bonne volonté entre partenaires joue un rôle fondamental. Les lettres sont sur ce point tout à fait explicites<sup>48</sup> et soulignent à l'envie les liens d'amitié et de bonne volonté qui lient les protagonistes. Dans ces relations où comptent principalement les liens personnels, c'est le marchand est surtout caractérisé par son nom, la spécification d'un titre comme celui de *tamkāru* n'apporte qu'une précision supplémentaire dont il est difficile de savoir si elle est porteuse de sens.

Mais le terme de *tamkāru* n'est pas seulement sous-entendu dans la plupart des textes, les incohérences de son utilisation au premier millénaire et le fait qu'il n'existe pas de mot spécialisé traduisible par marchand s'expliquent sans doute plus fondamentalement par le fonctionnement même de l'économie mésopotamienne. Ces incohérences viennent vraisemblablement du caractère multiforme de l'activité des personnages impliqués dans le commerce. Être marchand, c'est être capable de transporter des biens sur des distances plus ou moins grandes, c'est donc aussi être transporteur, par exemple posséder un bateau naviguant sur l'Euphrate. C'est également disposer de la trésorerie nécessaire pour immobiliser des capitaux entre l'achat et la revente des produits. Ces capitaux peuvent indifféremment être utilisés dans des opérations de prêts à intérêt caractéristiques de l'activité d'un banquier. Les marchands mésopotamiens sont donc tour à tour marchands, transporteurs ou banquiers. Ils tirent profit de leurs capitaux, de leurs entrepôts, de leurs bateaux, mais aussi de leurs relations d'affaires et de leurs liens avec l'administration royale pour mener de front différentes activités indissociablement liées dans l'esprit des Mésopotamiens. À ce titre, une archive privée est très significative : celle d'un certain Iddin-Marduk qui tire une partie de ses revenus du commerce d'oignons entre Babylone et la campagne environnante entre 577 et 517<sup>49</sup>. Son activité principale de négociant d'oignons repose sur tout un système de prêts consentis aux petits producteurs des campagnes : en période de soudure, il leur avance de l'argent qui sera remboursé, en oignons, au moment de la récolte<sup>50</sup>. Une partie de son activité consiste également à jouer le rôle d'intermédiaire entre les agents royaux chargés de prélever l'impôt en argent, et les producteurs qui versent leur contribution en nature. Contrairement à la majorité des Mésopotamiens, Iddin-Marduk est intégré à l'économie monétaire. Il dispose de réserves de trésorerie et entretient des liens avec l'administration royale, autant d'atouts qu'il met au service d'une activité qui est à la fois celle de marchand, de banquier et d'auxiliaire du fisc.

L'exemple de l'usage du terme de *tamkāru* dans les temples babyloniens du premier millénaire illustre à quel point nos catégories modernes ne recouvrent que très imparfaitement les catégories anciennes, de sorte que les Mésopotamiens ne semblent guère gênés dans leurs pratiques quotidiennes par l'absence d'un terme univoque, quand bien même il nous paraît aussi indispensable à la compréhension de l'activité économique que celui de marchand. Il est vraisemblable que l'incompatibilité entre le vocabulaire mésopotamien et notre vocabulaire moderne témoigne d'une différence importante dans les pratiques économiques.

Une dernière série de mots significative pour saisir les comportements économiques mésopotamiens rassemble le vocabulaire associé à la pratique de la comptabilité. En dépit des connaissances mathématiques anciennes développées par la civilisation mésopotamienne, la

---

<sup>48</sup> Graslin sous presse. De nombreuses lettres assyriennes du deuxième millénaire retrouvées en Cappadoce sont ainsi remplies de ces démonstrations de bonne volonté, ou de cruels reproches lorsqu'un partenaire ne répond pas aux attentes qui sont placées en lui. C'est le cas, par exemple, de cette lettre dans laquelle des créanciers, ayant attendu en vain pendant une trentaine d'années le retour de leurs capitaux, finissent par perdre patience : la menace qu'ils brandissent contre le débiteur indécis alors est très grave, puisqu'il s'agit de le discréditer dans les comptoirs commerciaux de Cappadoce, ce qui ruinerait ses chances de poursuivre toute activité commerciale. "Bien que tu aies quitté la ville d'Aššur il y a trente ans et que tu n'aies jamais rien déposé, et que (nous-mêmes) nous n'ayons pas pris un seul sicle de ton argent, nous ne te l'avons jamais reproché. (...) Jamais nous ne t'avons blâmé, et (pourtant), à tes yeux, nous ne sommes pas des gentilshommes ! S'il te plaît, mets-toi en route, et viens. (...) Sinon nous te couvrirons de honte dans le *kārum* ; quant à toi, tu deviendras comme quelqu'un qui n'est plus notre frère". Michel 2001, 310.

<sup>49</sup> Ces tablettes, environ quatre cents, sont conservées au British Museum et publiées dans Wunsch 1993.

<sup>50</sup> Joannès 1997, p. 180, Graslin 2002.

comptabilité des sanctuaires néo-babyloniens paraît quelque peu rudimentaire. Ainsi, dans le texte n°6, la différence entre les différents achats cités et le total donné plus bas représente une erreur de trois quarts de sicles d'or, soit 6 grammes. Le vocabulaire lui-même reste approximatif. Les lettres privées montrent qu'il existe bien, en akkadien, le vocabulaire nécessaire à la pratique d'une comptabilité complexe. Les agents des gouverneurs de Nippur utilisent dans leurs lettres présentées plus haut un vocabulaire extrêmement précis dans lequel apparaissent les notions de dette, de bénéfice<sup>51</sup>... Mais ce vocabulaire n'est pas utilisé par les scribes des temples.

La fonction même des comptes tenus par l'administration des sanctuaires en est transformée. Ainsi, les scribes n'utilisent que très rarement des mots permettant de qualifier la qualité d'un produit. Or on observe pour le même type de bien, parfois dans le même texte, des différences de prix inexplicables à partir du seul document parvenu jusqu'à nous. Une explication possible serait que les différences de prix sont justifiées par des différences de qualité, ce qui est attesté dans d'autres textes<sup>52</sup>. Mais force est alors de constater que les scribes ne se donnaient, dans la majorité des cas, pas les moyens, dans leurs comptes, de justifier les variations de prix motivées par des différences de qualité. Le texte n°6 cité ci-dessus en est un exemple. Les taux de change entre l'argent et l'or varient autour de la valeur théorique de 1/14<sup>53</sup>, sans que le texte donne suffisamment d'éléments pour comprendre les raisons de ces variations. Dans certains cas il est précisé que l'argent est de qualité *kaššir* ou l'or de qualité *naltar*<sup>54</sup>, mais ces précisions ne sont pas systématiques. Dans d'autres textes de la même période<sup>55</sup>, le taux varie de 1/10 à 1/5, sans que le scribe ne semble se soucier d'expliquer ces variations<sup>56</sup>. Pourtant, il ne fait guère de doute que le personnel du temple est bien conscient de l'importance de la qualité de l'or : dès que le métal nouvellement acheté entre dans les magasins du temple, il est pesé et fondu pour en vérifier l'aloi<sup>57</sup>.

Ce qui pourrait apparaître comme une négligence ou un manque de précision du vocabulaire témoigne en réalité de la mission des administrateurs des temples dont le principal souci est l'approvisionnement du sanctuaire en certains produits. Ce qui leur importe, c'est de savoir ce qui entre et sort de leurs magasins, le contrôle de la qualité se fait vraisemblablement plutôt au moment des contacts personnels entre acheteurs et vendeurs, et ne laisse pas de traces dans les comptes internes. Ces objectifs limités se retrouvent d'ailleurs lorsque l'on étudie les modes de prévision utilisés par les administrateurs des temples. Lorsqu'il s'agit d'évaluer la production d'un domaine cédé à ferme pour fixer la rente qui devra être payée, les modèles utilisés par les scribes sont extrêmement simples : les seules informations contenues dans les registres sont le revenu escompté des terres et la livraison effectuée par le fermier. Impossible dans ces conditions, d'adapter le loyer en fonction de la productivité réelle des terres constatée chaque année<sup>58</sup>. Les textes des grands temples néo-babyloniens sont donc clairement produits par une administration dont le principal ou le seul objectif est la gestion quotidienne des domaines et l'approvisionnement en produits nécessaires au fonctionnement du sanctuaire, sans que les administrateurs ne cherchent, soit par le vocabulaire, soit par des modes de prévision complexes, à se donner les moyens d'une politique plus ambitieuse. Cela n'est pas sans conséquences sur le fonctionnement du temple : la possibilité d'un contrôle a posteriori est exclue. Il ne semble pas y avoir de moyens de contrôler l'efficacité des acheteurs ou de les inciter, par exemple, à la recherche d'un meilleur rapport qualité/prix. Et si

<sup>51</sup> On y trouve des mots comme *bābatu* : déficit, *imbû* : perte, *nikkassu*, compte. Cole 1996.

<sup>52</sup> Ce phénomène apparaît clairement dans un texte de l'Eanna (YOS VI 168, cité dans Joannès 1997) consignant une série de produits occidentaux importés par le temple. Deux types de fer sont importés, l'un d'Ionie l'autre de Syrie, le premier est 2/3 plus cher que le second.

<sup>53</sup> Rapport 1/12,7 aux lignes 6-7, 1/13,8 ligne 11.

<sup>54</sup> Sur les différentes qualificatifs appliqués à l'argent et interprétés comme des références de pureté, voir Vargyas 2001.

<sup>55</sup> Cités dans Joannès 1982 p. 236 et suivantes.

<sup>56</sup> C'est particulièrement flagrant dans le texte TBER 68-69, Joannès 1982 n°59.

<sup>57</sup> Cette pratique est attestée à la fin du texte n°6 où l'or acheté aux marchands est envoyé aux fourneaux pour y être fondu afin d'en vérifier l'aloi. Sur cette pratique, voir Joannès 1993.

<sup>58</sup> Jursa 2004.

ceux-ci appartiennent le plus souvent à la haute administration du temple, cela ne met pas le sanctuaire à l'abri de leurs malversations comme le prouvent des cas de fraude parvenus jusqu'à nous. Le plus connu des administrateurs peu scrupuleux est un certain Gimillu<sup>59</sup> qui s'enfuit avec la caisse et une partie des archives du temple. Les difficultés sont récurrentes au premier millénaire, à tel point que le roi Nabonide (556-539) en tire prétexte pour prendre en charge une partie de la gestion des sanctuaires néo-babyloniens<sup>60</sup>.

La comparaison avec le vocabulaire employé par les acteurs privés apparaît alors très instructive, puisqu'apparaissent dans leurs comptes et dans leurs lettres des termes que l'on cherchait vainement dans les textes des temples. Les précisions sur la qualité des produits, sur leur plus ou moins bon rapport qualité/prix s'y retrouvent de manière récurrente. La différence n'est guère surprenante puisque les marchands privés sont, eux, très directement concernés par la qualité des produits qu'ils achètent et revendent. Ainsi, dans une lettre de Nippur, l'un des agents du gouverneur le prévient qu'il n'a pu acheter la laine teinte en pourpre qu'il recherchait, parce que celle qui lui était proposée n'était pas de qualité satisfaisante<sup>61</sup>.

Cette étude de quelques mots du vocabulaire mésopotamien nous amène donc à des conclusions dont certaines valent pour l'ensemble des acteurs économiques, tandis que d'autres mettent en lumière la différence des pratiques selon les agents. La première constatation est qu'il est impossible de faire coïncider notre terminologie moderne avec le vocabulaire mésopotamien. Ainsi, les Mésopotamiens n'éprouvaient visiblement pas le besoin de distinguer de manière claire en plusieurs modes d'échange, troc, achat ou don ou entre différentes fonctions économiques qui nous paraissent pourtant, dans notre système de pensée moderne, irréductibles. Cette absence de spécialisation se retrouve également dans les documents privés et correspond à une absence de spécialisation institutionnelle. Ainsi, au premier millénaire, le cadre juridique utilisé par les entrepreneurs privés pour rassembler des capitaux pour une opération commerciale, le contrat *harranu*, est-il un contrat dont l'usage premier est la constitution de prêts de solidarité sans aucun rapport avec l'échange. Seules quelques clauses particulières sont adaptées lorsqu'il s'agit d'un contrat utilisé pour le grand commerce<sup>62</sup>. La sphère des échanges économiques n'est clairement séparée ni par le vocabulaire ni par les pratiques d'autres activités de la vie quotidienne. Les échanges sont régis par l'empirisme, il n'y a pas de différence rigide, dans le vocabulaire ni sans doute dans les mentalités, entre un achat ou un troc, un marchand ou un banquier.

Le second enseignement de cette étude est peu surprenant : l'usage de certains termes est différent selon les acteurs et leurs objectifs. Alors que les temples se contentent d'un vocabulaire strictement limité à leurs usages internes, du moins dans les textes que nous avons retrouvés, il semble que les acteurs privés se dotent d'outils plus performants qui leur donnent les moyens d'une pratique plus complexe de l'activité économique. Il faudrait alors aller plus loin dans l'étude en regardant précisément le vocabulaire des archives privées, et le comparer avec celui des temples. La richesse de la documentation mésopotamienne permet ce type de recherches croisées, souvent très fécondes, qui n'ont pu d'être esquissées ici parce qu'elles nécessitent un lourd travail sur des milliers de documents. Tout au plus peut-on dire que ces remarques portant sur le vocabulaire vont dans le sens d'observations que l'on peut faire par ailleurs d'une dissociation de plus en plus nette entre les pratiques des personnels des sanctuaires et celles des entrepreneurs privés. Le vocabulaire, mais aussi les objectifs et les comportements de ces deux types d'agents économiques semblent se différencier de plus en plus nettement au cours du premier millénaire, un peu comme si certaines

---

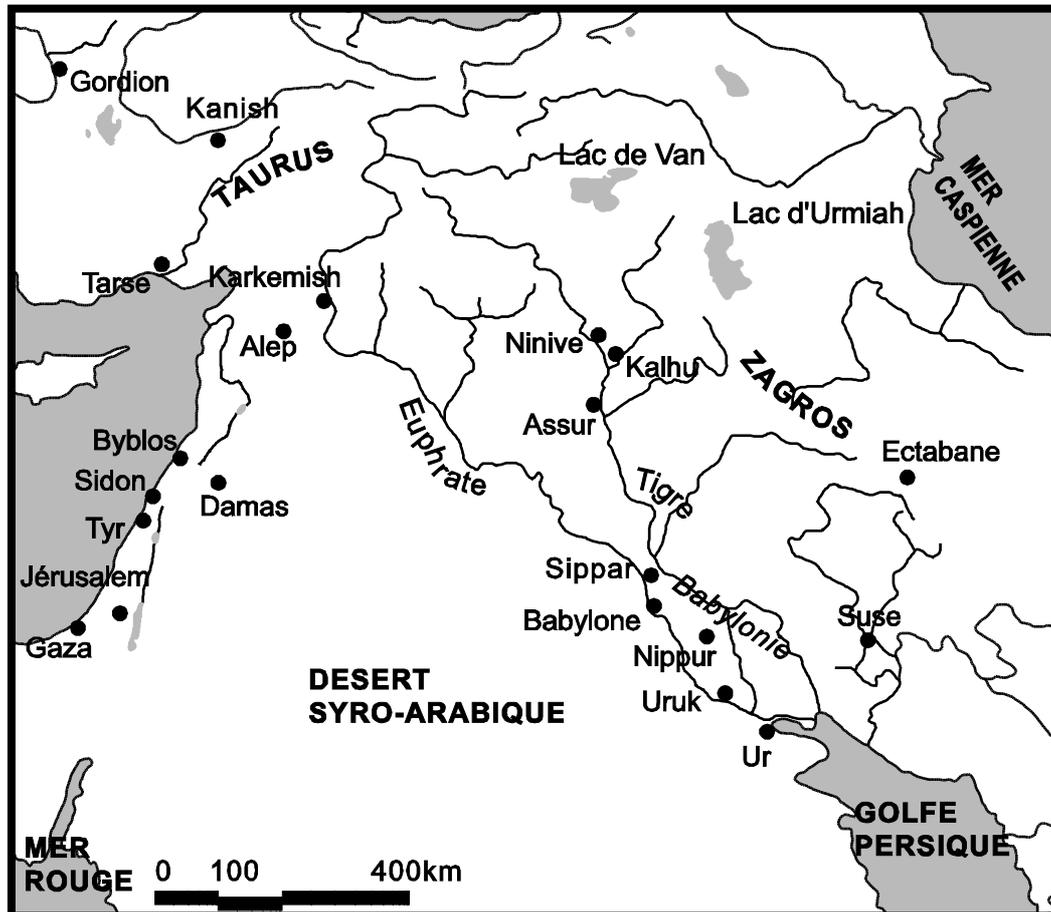
<sup>59</sup> Cocquerillat 1968.

<sup>60</sup> Beaulieu 1989.

<sup>61</sup> Cole 1996, texte n°1 : "Quand j'ai sillonné toute la Chaldée, il n'y avait pas de bonne laine pourpre bleue et de belle laine pourpre rouge".

<sup>62</sup> Lanz 1976. Ce manque de spécialisation du vocabulaire se retrouve dans plusieurs exemples. Ainsi, les commandes passées à des artisans très spécialisés par les temples ou les individus privés se présentent-elles comme des reconnaissances de dettes. Joannès 1997, p. 183.

parties de la société babylonienne, celle des grands sanctuaires, restait dans des schémas traditionnels, tandis que certaines catégories d'hommes d'affaires adoptaient des comportements plus orientés vers la recherche d'une meilleure efficacité<sup>63</sup>. Cette dichotomie ne rapproche-t-elle pas l'économie mésopotamienne de celle d'autres civilisations de l'antiquité ?



### Abréviations particulières

- CT 2 : British Museum, 1896.
- CT 55 : T. G. Pinches 1982
- CT 57 : T. G. Pinches 1982b
- GC I : R. P. Dougherty 1923
- GC II : R. P. Dougherty 1933
- TBER : J.-M. Durand 1981
- YOS VI : R. P. Dougherty 1925

### Références

Beaulieu, P.-A. (1989) : *The Reign of Nabonidus, King of Babylon 556-539 B. C.*, Yale Near Eastern Researches 10, Londres.

<sup>63</sup> On retrouve peut-être l'évolution soulignée plus haut à propos des différents usages de l'écriture.

- Bongenaar, A. C. V. M. (1997) : *The Neo-assyrian Ebabbar Temple at Sippar: its Administration and its Prosopography*, Publications de l'Institut Historique Archéologique Néerlandais de Stamboul 80, Leiden.
- British Museum, *Cuneiform Texts from Babylonian Tablets part II, Printed by the order of the trustees*, London, 1896
- Clancier, Ph., F. Joannès, P. Rouillard et A. Tenu, éd. (2005) : *Autour de Polanyi*, Paris.
- Cocquerillat, D. (1968) : *Palmeraies et cultures de l'Eanna d'Uruk (559–520)*, Ausgrabungen des deutschen Forschungsgemeinschaft in Uruk-Warka 8, Berlin.
- Cole, S. W. (1996) : *Nippur in Late Assyrian Times 755–612 BC*, State Archives of Assyria Studies IV, Helsinki.
- Cole, S. W. (1996b) : *The Early Neo-Babylonian Governor's Archive from Nippur*, Oriental Institute Publications 114, Chicago.
- Dandamayev, M. A. (1971) : “Die Rolle des *Tamkārūm* in Babylonien im 2. und 1. Jahrtausend v.u.Z”, in : Klengel 1971, 70–78.
- Dandamayev, M. A. (1995) : “The Neo-babylonian *Tamkārū*”, in : Zevit 1995, 523–530.
- Dercksen, J. G., éd. (1999) : *Trade and Finance in Ancient Mesopotamia, Proceedings of the first MOS Symposium (Leiden 1997)*, Mitteilungen aus den Orientalischen Sammlungen Studies 1, Leiden.
- Dougherty, R. Ph. (1923) : *Archives from Erech Time of Nebuchadrezzar and Nabonidus*, Goucher College Cuneiform Inscriptions 1, New Haven.
- Dougherty, R. Ph. (1926) : *Records from Erech, Time of Cyrus and Cambyses (538-521 B. C.)*, Yale Oriental Series, 6, New Haven.
- Dougherty, R. Ph. (1933) : *Archives from Erech Time of Nebuchadrezzar and Nabonidus*, Goucher College Cuneiform Inscriptions 2, New Haven.
- van Driel, G. (1986) : “Neo-Babylonian Texts from the Louvre”, *Bibliotheca Orientalis*, XLIII, 5-20.
- Durand, J.-M. (1981) : *Textes babyloniens d'époque récente*, Recherche sur les grandes civilisations 6, Paris.
- Edzard, D. O., éd. (1993) : *Real Lexikon der Assyriologie*, 8, Berlin.
- Garelli, P. et A. Lemaire [1974] 1997 : *Le Proche-Orient asiatique, les empires mésopotamiens, Israël* (3<sup>e</sup> édition), Nouvelle Cléo, Paris.
- Glassner, J.-J. (2001) : “Peut-on parler de monnaie en Mésopotamie au III<sup>e</sup> millénaire avant notre ère ?”, in : Testart 2001, 61–72.
- Graslin, L. (2002) : “La Nature des échanges entre villes et campagnes dans l'antiquité : une approche économique”, *Bulletin de l'association Guillaume Budé*, 324–351.
- Graslin, L. et J. Maucourant (2002-2003)[2005] : “Le Port de commerce : un concept en débat”, *TOPOI (Lyon)*, 12-13, 215-257.
- Graslin, L. (sous presse) : “Les modes de régulation des marchands mésopotamiens au premier millénaire avant J.-C. ”, in : Molin (sous presse).
- Hudson, M. et C. Wunsch, éd. (2004) : *Creating Economic Order : Record-keeping, Standardization, and the Development of Accounting in the Ancient Near East*, International Scholars Conference on Ancient Near Eastern Economies 4, Bethesda.
- Joannès, Fr. (1982) : *Textes économiques de la Babylonie récente*, Études assyriologiques cahier n°5, Paris.
- Joannès, Fr. (1989) : *Archives de Borsippa. La famille Ea-Ilûta-bâni : étude d'un lot d'archives familiales en Babylonie du VIII au Ve siècle av JC*, Hautes études orientales 25, Genève.
- Joannès, Fr. (1992) : “Les Temples de Sippar et leurs trésors à l'époque néo-babylonienne”, *Revue d'Assyriologie*, 86, 159–184.
- Joannès, Fr. (1993) : “Métalle”, in : Edzard 1993, 96–112.

- Joannès, Fr. (1997) : “Structures et opérations commerciales en Babylonie”, in : Dercksen 1997, 175–194.
- Joannès, Fr. (2002) : “L'Argent des temples néo-babyloniens”, *TOPOI (Lyon) Les dieux manieurs d'argent. L'activité bancaire des sanctuaires dans l'Antiquité*, 12.
- Joannès, Fr. (éd.) (2001) : *Dictionnaire de la civilisation mésopotamienne*, Paris.
- Jursa, M. (2004) : “Accounting in Neo-Babylonian Institutional Archives”, in : Hudson 2004.
- Jursa, M. (2005) : “Money-based Exchange and Redistribution: the Transformation of the Institutional Economy in First Millennium Babylonia”, in : Clancier 2005, 171–186.
- Klengel, H., éd. (1971) : *Beiträge zur sozialen Struktur des alten Vorderasien*, Schriften zur Geschichte und Kultur des Alten Orient 1, Berlin.
- Lanz, H. (1976) : *Die Neubabylonischen harrânu-Geschäftsunternehmen*, Abhandlungen zur rechtswissenschaftlichen Grundlagenforschung 18, Berlin.
- Larsen, M. Tr. (2001) : *La Conquête de l'Assyrie. 1840-1860, Histoire d'une découverte archéologique*, Paris.
- Leemans, W. Fr. (1950) : *The Old Assyrian Merchant: His Business and Social Position*, Leiden.
- Lemaire, A. (2001) : *Nouvelles tablettes araméennes*, Hautes études orientales, moyen et proche Orient 34, Paris.
- Michel, C. (2001) : *Correspondance des marchands de Kaniš au début du II<sup>e</sup> millénaire av. J.-C.*, LAPO 19, Paris.
- Molin, M., éd. (sous presse) : *Y avait-il des régulations sociales dans l'antiquité*, Rennes.
- Oppenheim, A. L. (1969) : “Essay on Overland Trade in the First Millennium BC”, *Journal of Cuneiform Studies*, 21, 236–254.
- Pinches, T. G. (1982) : *Neo-Babylonian and Achaemenid Economic Texts*, Cuneiform Texts from Babylonian Tablets in the British Museum 55, London.
- Pinches, T. G. (1982b) : *Neo-Babylonian and Achaemenid Economic Texts*, Cuneiform Texts from Babylonian Tablets in the British Museum 57, London.
- Polanyi, K. (1963) : “Ports of Trade in Early Societies”, *Journal of Economic History*, 23, 30–45.
- Polanyi, K. (1963) : *The Livelihood of Man*, New York - San Francisco - Londres.
- Radner, K. (1999) : “Traders in the Neo-Assyrian Period”, in : Dercksen (1999), 101–127.
- Stolper, M. W. (1985) : *Entrepreneurs and Empire. The Murašu Archive, the Murašu Firm and Persian Rule in Babylonia*, Uitgaven van het nederlands historisch-archaeologisch instituut te Istanbul LIV, Istanbul.
- Testart, A., éd. (2001) : *Aux origines de la monnaie*, Paris.
- Vargyas, P. (2001) : *A History of Babylonian Prices in the First Millennium B.C. . Volume I : Prices of the Basic Products*, Heidelberg.
- Veenhof, Kl. R. (1972) : *Aspects of the Old Assyrian Trade and its Terminology*, Studia et Documenta 10, Leiden.
- Wunsch, C. (1993) : *Die Urkunden des babylonischen Geschäftsmannes Iddin-Marduk, Zum Handel mit Naturalien im 6. Jahrhundert v. Chr.*, Cuneiform Monographs III, Groningen.
- Zevit, Z., S. Gitin et M. Sokoloffs, éd. (1995) : *Solving Riddles and Untying Knots. Biblical, Epigraphic, and Semitic Studies in Honor of Jonas C. Greenfield*, Winona Lake.